Le mur

Il y a d'abord eu la brique du « arrête de ronger tes ongles », la brique du « tu mets ce pull ? », celle du « je suis toujours en train de ranger les trucs qui traînent » et celle du « c'est pas comme ça qu'on change les couches, je te l'ai dit dix fois ». Après, les autres : « tu ne penses qu'à toi », « tu me regardesplus », « t'étais où ? avec qui ? », «va te faire voir ! ». Elles se sont imbriqué les unes dans les autres,vite. La dernière acheva l'édifice avec « je t'aime plus ».

Les trous restant, à différents niveaux, ceux par lesquels on pouvait encore entrevoir de la lumière, ontété comblés par les briques des reproches et du désespoir. La lumière, ainsi occultée, n'existait plus. Ily avait : lui, le mur, moi. Moi, le mur, lui. Chacun son côté. Ouest, Est. Sud, Nord. Ce n'était pas unvulgaire rideau fait d'étoffe épaisse qu'on aurait pu soulever ou faire glisser, ni même fait de fer qu'onaurait pu tordre, non, un mur de briques, droit et solide.

Les barbelés sont venus après, comme pour nous signifier la douleur que serait une tentative d'escalade. Même le mur devenait inaccessible. Les gardes étaient peut-être là, tapis dans l'ombre. Il ne restait plus qu'à savoir lequel de nous deux finirait fusillé en premier, enchevêtré dans les barbelés.

Mais qui sait, en l'absence de gardes, on s'en sortirait peut-être, vivants.
J'ai parfois cru entrevoir quelques prises sur cette paroi lisse à coups de « ça peut pas se terminer comme ça », « tu me manques ». Mais, moi, sans baudrier, allais-je tenter l'aventure ? Me hisser sans assurance vers cette hauteur vertigineuse ?

Et lui ? Que voyait-il de son côté ? Les sons ne passant plus à travers le mur, je ne pouvais qu'imaginer.Envisageait-il de traverser avec fracas le son du mur, ou le silence lui suffisait-il ? Y avait-il trouvé lapaix, enfin ? Peut-être avait-il tourné les talons vers la liberté du côté Ouest ou du côté Sud, me laissantseule dans mon Nord et mon Est sans espoir d'évasion possible.

Je devais me résigner, me vêtir de mon petit uniforme gris et disparaître parmi mes semblables, attendre bravement qu'un jour le mur s'effondre ou qu'il m'autorise à le rejoindre de nouveau. Les scènes des retrouvailles me hantaient, mais ici, pas de chute possible.

Qui sait ? Serais-je peut-être un bon petit soldat pour un autre ?

Notre vie devait se dérouler ailleurs, dans les steppes lointaines que nous découvririons chacun, loin de notre mur, celui que nous avions pourtant construit ensemble. Un jour, je sais qu'il ne sera plus là, dans ma tête, juste un vague souvenir, grâce au bonheur retrouvé par le petit soldat, libéré de son uniforme, avançant pieds nus dans l'herbe haute et douce de son nouveau monde.